

Introduction

Mayotte, une île en dehors du temps

Stéphane Pradines

I.1 Remettre Mayotte dans l'histoire

Mayotte est une île de l'archipel des Comores, située à mi-distance entre les côtes Est-Africaines (Tanzanie, Mozambique) et la grande île de Madagascar (Fig.1). L'archipel des Comores est composé de quatre îles, appelées respectivement d'Ouest en Est : Grande Comore (Ngazidja), Mohéli (Mwali), Anjouan (Nzwani) et Mayotte (Mawuti). Comores (*Qmr*) serait un mot d'origine arabe, dont la signification est soumise à controverse, mais qui semble faire référence aux fameuses « îles de la lune ». Pour les navigateurs arabes et persans, ce terme englobait plusieurs réalités géographiques : les Comores, mais aussi la partie nord de Madagascar. L'aire concernée est à la limite des mondes africain et austronésien¹. Culturellement, les Comores font ainsi partie du monde swahili.

L'urbanisation et le peuplement de Mayotte sont liés au commerce maritime mêlant des populations africaines et malgaches et des populations islamisées venues de la péninsule Arabique, du Golfe, de la mer Rouge et de l'Inde. Le terme « swahili » ne désigne pas une population, mais une culture mosaïque composée de plusieurs groupes swahiliphones. La culture swahilie s'étend de Mogadiscio en Somalie, jusqu'à la baie de Sofala au Mozambique, en passant par le Kenya, la Tanzanie et le nord de Madagascar. Ces populations côtières partagent une même organisation sociale, une même architecture et une même religion, l'Islam. Les modes de vie sur la côte orientale et les Comores étaient homogènes, car les gens naviguaient librement, diffusant les idées et les techniques nouvelles. La formation de la culture swahilie n'est pas le fait d'une ethnie spécifique ou d'une seule nationalité. Etymologiquement, *wa-swahili* signifie *ceux du sahel ou du rivage* en arabe. Les géographes arabo-persans préféraient l'appellation de *Zanjs*, qui désignait les habitants des côtes d'Afrique orientale. Les Portugais avaient, eux aussi, remarqué une différence entre les Africains du continent et les gens de la côte, qu'ils assimilaient aux *Maures* par référence à leur religion et leurs coutumes. La civilisation swahilie est aux périphéries des mondes musulman et africain. Cette position entre deux ensembles culturels est extrêmement propice au développement d'une culture littorale originale basée sur les relations commerciales. En fait, la position marginale des Swahilis est liée à notre vision de l'océan Indien qui sépare l'Afrique, l'Arabie et l'Asie. Mais cet océan Indien est aussi un formidable trait d'union entre des cultures très variées ; de ce point de vue, les Swahilis apparaissent comme des acteurs dynamiques, égaux aux marchands arabes, perses et indiens. Le Swahili n'est pas

réductible à un Africain ou un Arabe, mais c'est une tierce personne issue d'un métissage culturel et ethnique².

L'aire culturelle swahilie a déjà été bien étudiée et documentée par de nombreux archéologues notamment en Somalie³, Kenya, Tanzanie, nord du Mozambique et nord de Madagascar (Fig.2). Les explorateurs de la fin du XIX^e siècle sont les premiers à collecter des données archéologiques et historiques sur les sites swahilis. En 1856, Charles Guillain rédige la première synthèse historique sur la côte orientale. Richard Burton évoque des ruines à Zanzibar et au Tanganyika en 1872. Mais c'est Georges Révoil qui réalise les premières recherches archéologiques en creusant plusieurs tranchées dans la ville de Mogadiscio en 1882⁴. Sir John Kirk réalise une documentation photographique des sites de Gedi et Lamu en 1897. Le Capitaine J. Stigand publie en 1913, des photos de Lamu, Takwa et Pate⁵. F. B. Pearce entame les premières recherches sur Zanzibar et Pemba en 1920, suivi par W. H. Ingrams en 1931 et L. Buchanan en 1932⁶. La période d'avant-guerre constitue le ferment d'une prise de conscience de la valeur historique des sites archéologiques swahilis.

La recherche « scientifique » sur la côte orientale africaine débute véritablement après-guerre, en 1948. Disciple de Mortimer Wheeler, James Kirkman est envoyé au Kenya avec pour mission la fouille et la mise en valeur des ruines de Gedi (Gede, l'ancienne Malindi), au Kenya⁷. En 1952, le britannique entreprend des fouilles à Kilepwa⁸. Kirkman fouille ensuite de nombreux sites archéologiques sur les côtes kenyanes, dont les célèbres Gedi et Ungwana⁹. En 1964, James Kirman résume son œuvre dans un ouvrage de synthèse : *Men and Monuments on the East African Coast*, dans lequel il soutient que les sites côtiers médiévaux étaient des comptoirs arabes et non des villes africaines¹⁰. Deuxième personnalité importante pour l'étude de l'architecture swahilie, Neville Chittick devient le directeur d'un nouveau centre de recherche anglo-saxon : le *British Institute in Eastern Africa* en 1960. Durant les années soixante et soixante-dix, Chittick réalise deux fouilles majeures, l'une à Kilwa, au Sud de la Tanzanie et l'autre à Manda, au nord

¹ Allibert et Véryn, 1992, p. 64-77.

² Pradines et Topan, 2023, p. 1-17.

³ Chittick, 1969, 1976 et Jama, 1996.

⁴ Pradines, 1999, p. 22-23.

⁵ Horton, 1984, p. 82-86.

⁶ Stigand, 1966 (1^{er} éd. 1913); Ingrams, 1967 (1^{er} éd. 1931) et Buchanan, 1932.

⁷ Kirkman, 1954, Martin, 1973, p. 40-41; Posnansky & Decorse, 1986, p. 1-14.

⁸ Kirkman, 1952, p. 168-184.

⁹ Kirkman, 1954 et 1966.

¹⁰ Kirkman, 1964, p. 22.

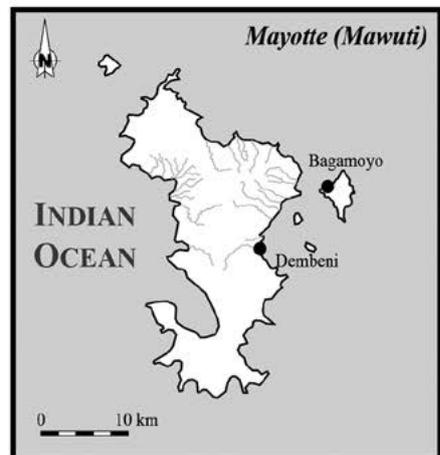
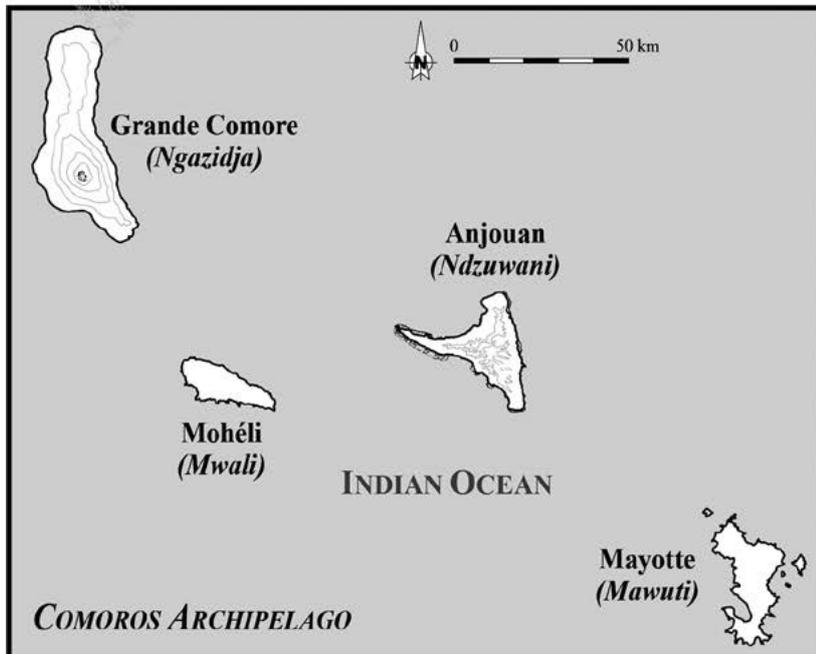
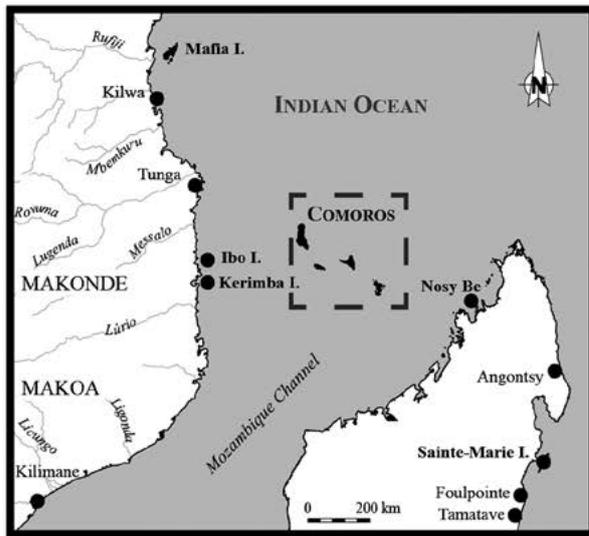
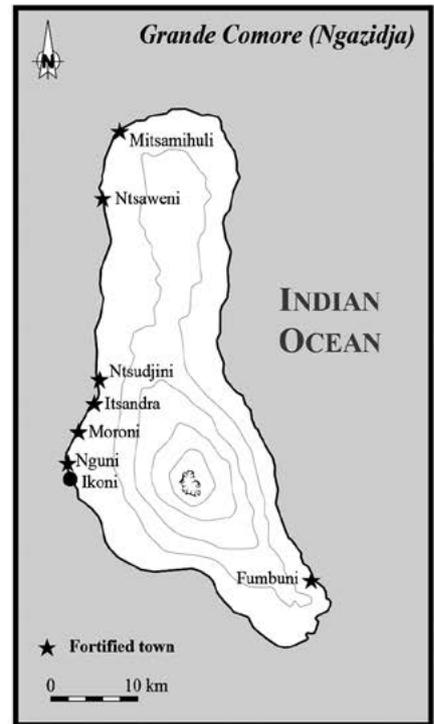
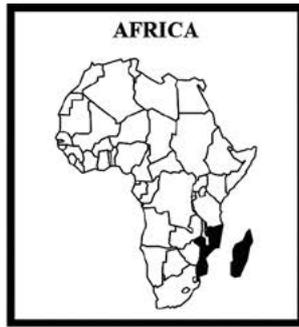


Figure I.1 : Carte de l'archipel des Comores et Mayotte. Crédits : S. Pradines et I. Almela



Figure I.2 : Carte Océan Indien. Crédits : S. Pradines

du Kenya¹¹. Chittick entreprend aussi des fouilles à Songo Mnara, à Kisimani sur l'île de Mafia, à Pate dans l'archipel de Lamu, des prospections en Somalie et des sondages à Mogadiscio¹². Le seul défaut des travaux de Neville Chittick réside dans l'absence d'intérêt pour les couches d'occupations anciennes de Kilwa et le classement de la céramique africaine dans un groupe unique appelé *poterie de cuisine*. Cette attitude est liée aux recherches précédentes dans lesquelles les villes de la côte africaine sont encore étudiées à travers leur matériel importé et leur architecture monumentale, tous les apports africains étant minimisés ou ignorés. Chittick développe cependant le concept de culture côtière swahilie. En 1962, G.S.P. Freeman-Grenville répertorie une centaine de sites médiévaux sur les côtes de Tanzanie, dont les ruines de 69 mosquées¹³. En 1963,

Gervase Mathews et Freeman-Grenville admettent que les villes swahilies pourraient être d'origine africaine.

En 1966, l'ouvrage de Peter Garlake, *The Early Islamic Architecture of the East African Coast*, marque une étape décisive dans l'étude de l'architecture swahilie. Il y inventorie et relève toutes les ruines de mosquées, maisons et palais datant du XII^e au XIX^e siècle sur les côtes du Kenya et de Tanzanie. Garlake fait une analyse descriptive des éléments décoratifs et architecturaux, mais ne recoupe pas ces éléments avec les sources historiques¹⁴. Garlake est également le premier à constater la difficulté d'établir une carte des influences sur la côte orientale, car il s'agit avant tout d'une architecture autochtone. Il reconnaît ainsi à cette architecture une certaine originalité.

¹¹ Chittick, 1974 & 1984.

¹² Chittick, 1961, 1969, 1976 & 1982; Sanseverino, 1983.

¹³ Freeman-Grenville, 1954, p. 64-70; Freeman-Grenville, 1962.

¹⁴ Garlake, 1966, p. 59-75 et 116.

En 1974, James de Vere Allen affirme l'origine africaine de la ville swahilie à travers son exposé, *Town and Country in Swahili Culture*, lors du symposium Leo Frobenius de Cologne. Dans son article, *Swahili culture and the nature of East coast settlement*, il précise que l'urbanisation et la culture swahilis sont le fait exclusif des Africains¹⁵. En 1979, J. de V. Allen et T. Wilson émettent l'hypothèse d'une architecture autochtone¹⁶ ; il s'agit d'une vision révolutionnaire dans l'histoire de l'archéologie de la côte orientale : jusqu'ici l'origine africaine des sites côtiers était contestée, l'apparition de l'urbanisation étant uniquement expliquée par l'influence arabe. Malheureusement cette recherche de l'africanité des sites swahilis va aboutir à des aberrations dans les années quatre-vingt. L'ouvrage posthume de James de Vere Allen mentionne la présence d'un État africain au IX^e siècle, le grand Shungwaya. Ce royaume mythique, localisé au sud de la Somalie actuelle, était composé de populations de langue couchitique qui se seraient ensuite dispersées pour fonder les villes swahilis¹⁷. Cette vision afro-centriste d'Allen est purement fantaisiste et ne repose sur aucun fait archéologique ou historique. Plus modérée, *l'Histoire Générale de l'Afrique* publiée par l'UNESCO révèle l'état d'esprit de l'époque post-décolonisation, ainsi Henri Mutoro déclare que : « *Les formes matérielles que revêt la culture swahilie ne présentent aucune analogie avec celles des civilisations d'Arabie ou de Perse. Il n'y a pas de concordances précises entre les édifices de pierre des Swahili et l'architecture proche-orientale, arabe ou perse, permettant de dire que cette dernière en est l'inspiratrice* »¹⁸.

Le début des années 80 est également marqué par l'inventaire des monuments swahilis du Kenya de Thomas Wilson¹⁹. Outre ses fouilles à Takwa et à Pate, Wilson apporte une nouvelle vision des sites swahilis en essayant de comprendre leur distribution spatiale et les liens politiques qui unissent les différents centres urbains²⁰. Wilson recense ainsi 450 à 500 établissements en pierre depuis Warsheikh, au nord de Mogadiscio jusqu'à la baie de Sofala au Mozambique. Les travaux de Wilson constituent les débuts d'une réflexion sur l'articulation des territoires swahilis. Toujours dans les années 1980, les fouilles de Mark Horton à Shanga, dans l'archipel Lamu au Kenya, bouleversent nos connaissances sur l'islamisation de la côte orientale²¹. Horton a su mettre en avant le passage d'une architecture en matériaux périssables à une architecture en pierre de corail. Par ailleurs, il s'est attaqué au mythe du monopole commercial du golfe Persique avec l'Afrique dit « shirazien » et a pu redonner de l'importance aux marchands égyptiens de la mer Rouge. Horton est également le premier archéologue à s'intéresser aux phases anciennes des sites côtiers, tout en

gardant une problématique africaniste et en ayant à l'esprit la continuité historique reliant les populations islamisées aux agglomérations du premier millénaire.

Toujours dans l'archipel de Lamu, la cité de Pate a fait l'objet de sondages archéologiques par Thomas Wilson et Omar Athman Lali²². En 1986, Paul Sinclair, Professeur à l'université d'Uppsala, lance un projet sur les *origines urbaines de l'Afrique orientale* et particulièrement au Mozambique²³. Le programme suédois fédère les institutions du Botswana, des Comores, du Kenya, de Madagascar, du Mozambique, de Namibie, de Somalie, du Zimbabwe, de Tanzanie et de Zanzibar. Ce programme a permis l'émergence de grands archéologues africains à l'aube des années 1990 comme Georges Abungu pour le Kenya²⁴, Félix Chami pour la Tanzanie et la région entre Bagamoyo et Kaole²⁵, Ricardo Duarte pour le Mozambique²⁶, Chantal Radimilahy pour Madagascar²⁷, Ahmed Jama pour la Somalie²⁸ et Abdurahman Juma pour Zanzibar²⁹. A la fin des années 1990 et le début du nouveau millénaire, de nouvelles recherches sur les sites swahilis ont été réalisées par Adria LaViolette, Jeff Fleisher et Mark Horton sur l'île de Pemba³⁰, Stephanie Wynne-Jones dans la région de Kilwa³¹ et Stéphane Pradines à Gedi au Kenya, Songo Mnara, Sanje ya Kati et Kua en Tanzanie³².

Les marges du monde swahili sont explorées dès les années 1970, par Pierre Vérin à Madagascar et aux Comores³³, son travail, novateur, repousse les limites sud-est de la culture swahilie. À sa suite, l'américain Henry Wright publie, en 1992, un résumé de ses fouilles dans l'archipel des Comores³⁴. A Mayotte, Claude Allibert, Daniel Liskowski, Martial Pauly et Stéphane Pradines ont poursuivi les travaux d'Henry Wright³⁵. La grande île de Madagascar abritait quelques établissements islamiques qui font partie intégrante du monde swahili. Ces sites produisaient et exportaient des produits locaux comme du riz ou des marmites en chloritoschiste. Les ports malgaches servaient aussi de relais vers les Seychelles, et, sont ainsi, de véritables ponts entre l'Afrique et l'Asie. Deux grands sites anciens ont été reconnus sur la côte nord-est de Madagascar : Vohémar et Irodo. Vohémar est connu pour sa célèbre nécropole étudiée en 1941-42 par deux français, Pierre Gaudebout et Elie Vernier, qui fouillèrent 261 tombes. Au début du XVI^e siècle, le géographe arabe Sulayman al-Mahri signala une série de comptoirs

¹⁵ Allen, 1981.

¹⁶ Allen & Wilson, 1979; Sinclair, 1993, p. 673-693.

¹⁷ Allen, 1993, p. 51 et 135.

¹⁸ Masao et Mutoro, 1990, p. 645.

¹⁹ Wilding, 1971-1973; Wilson, 1980 & 2016.

²⁰ Wilson, 1983, 1984; Wilson & Athman Lali Omar, 1997.

²¹ Horton, 1987, p. 290-323 ; 1991, p. 103-116 ; 1996.

²² Wilson et Athman Lali, 1997.

²³ Sinclair *et al.* 1993

²⁴ Abungu, 1994, p. 41-48.

²⁵ Chami, 1994.

²⁶ Duarte, 1993, Duarte, Sinclair, Morais & Adamowicz, 1993, p. 409-431.

²⁷ Radimilahy, 1998.

²⁸ Jama, 1996.

²⁹ Juma, 2004.

³⁰ Clark et Horton, 1985, Fleisher & LaViolette, 1999(a), p. 64-73 et 1999 (a) : 87-108 ; La Violette and Fleicher, 2009.

³¹ Wynne-Jones, 2013.

³² Pradines, 2005, 2009, 2010 et 2020.

³³ Vérin, 1967, 1972, 1975.

³⁴ Wright, 1992: 81-128, Wright, 1984, p. 13-59.

³⁵ Wright, 1984; Pauly, 2014; Liskowski, 2000, p. 244-295.

malgaches, dont Bimarûh identifié à Vohémar³⁶. Les rivages nord-ouest abritaient beaucoup plus de ports que du côté oriental. Parmi ces établissements occidentaux, Mahilaka, Nosy Bé et Nosy Manja sont trois sites majeurs reconnus au début de l'islamisation des populations antalaotes. La ville de Mahilaka, d'une superficie de 60 hectares, est située à l'extrémité nord de l'île, dans la baie d'Ampasindava³⁷. Fondé au XI^e siècle, l'établissement est abandonné à la fin du XV^e siècle. A l'arrivée des Portugais, la ville la plus importante du nord-ouest était Nosy-Manja située dans l'estuaire du fleuve Mahajamba. Fondée au X^e siècle, la cité fut assiégée par Tristan de Cunha en 1506. Elle fut finalement détruite par les Sakalava à la fin du XVIII^e siècle. Pour conclure, il semble que les sites malgaches les plus anciens ont été fondés entre 950 et 1050 comme la plupart des sites comoriens et Est-africains.

La littérature sur Mayotte et les Comores manque de repères historiques pour la période médiévale. Les trop rares chercheurs ayant travaillé à Mayotte ont suivi un découpage chronologique, établi par Pierre Vérin dans les années 1970, et devenu complètement obsolète aujourd'hui³⁸. L'histoire de l'archipel était alors divisée en deux périodes, la période archaïque du VIII^e au XIII^e siècle, puis la période classique du XIV^e au XVIII^e siècle. Le VIII^e siècle correspondrait aux premiers peuplements. Dans leurs descriptions de la période archaïque, nos prédécesseurs parlent de campements, les constructions en pierre apparaîtraient à la période classique, qui serait aussi la période des réfugiés shirazis, aux XV^e et XVI^e siècles³⁹. Le mélange de tous ces éléments montre une profonde confusion entre les traditions orales et l'archéologie, entre l'absence d'information matérielle et les incertitudes historiques. Cette histoire de Mayotte et des Comores est totalement à réécrire en dehors de toute idée reçue, qu'elle soit diffusionniste ou bien afro-centriste. Par ailleurs, l'absence d'information sur l'habitat de la période archaïque ne veut pas dire qu'il n'y a pas eu de constructions durables. Nous avons prouvé lors de nos fouilles à Sanje ya Kati (archipel de Kilwa, Tanzanie) que l'architecture domestique en corail marin taillé et appareillé, apparaissait en Afrique orientale au XI^e siècle⁴⁰. Il est probable qu'il en soit de même à Dembeni, ainsi qu'à Bagamoyo (Mirandole) ; ces sites anciens mahorais restant à ré-explore. Pour la période dite « classique », nos prédécesseurs constatent bien un changement à Mayotte entre le XIV^e et le XV^e siècle⁴¹, période que l'on pourrait qualifier « d'apogée » des villes swahilies comme à Gedi au Kenya ou à Kilwa en Tanzanie⁴².

La périodisation que nous proposons pour Mayotte reprend des éléments historiques et archéologiques communs à

tous les pays de l'océan Indien occidental, mais aussi à l'Orient médiéval. En Afrique de l'Est (Kenya, Tanzanie), il existe une période préhistorique divisée entre l'Âge de la pierre et l'Âge du Fer. Ces périodes ne sont, actuellement, pas identifiées aux Comores, ce qui laisse envisager que ces îles ont été peuplées assez tardivement. Le Haut Moyen Age islamique⁴³ peut-être divisé aux Comores en deux sous périodes, les périodes omeyyades et abbassides (VIII^e au IX^e siècle), puis la période shirazie (X^e au XII^e siècle). La période médiévale, du XIII^e au XV^e siècle, correspond à l'apogée des Cités-États swahilies. La période moderne, du XVI^e au XIX^e siècle correspond aux interventions et dominations étrangères précoloniales avec les sous périodes portugaise (1498-1698) et omanaise (1698-1890).

Le Haut Moyen Age islamique ou « période de contact » correspond à la découverte ou redécouverte⁴⁴ de l'Afrique par les navigateurs arabo-persans, du VIII^e au IX^e siècle. C'est la période des navigateurs, tel le mythique Sindbad le marin. Concernant les Comores, il nous semble très important d'insister sur le VIII^e siècle à Mayotte comme une première phase de peuplement intimement liée aux Islamisés et au commerce maritime. En effet, aucun peuplement n'a été sérieusement identifié aux Comores avant le VIII^e siècle. Bien qu'il y ait eu des contacts avec des marchands zaydites du Yémen, ibadites d'Oman, et chiites de Siraf, du Bahraïn, et de Daybul (Banbhoré)⁴⁵, il n'y a aucune preuve formelle de l'acceptation de l'Islam aux Comores durant cette période.

Les sites de Shanga et de Manda au Kenya ou de Kisimani Mafia et de Kilwa en Tanzanie possèdent les mêmes traditions céramiques qu'aux Comores autour des IX^e-X^e siècles. Il s'agit de la poterie dite de « *tradition Tana* ». Elle correspond à la céramique TIW : *Triangular Incised Ware* de Félix Chami⁴⁶. Aux Comores, cette poterie a été découverte à Mbashile en Grande Comore, à Sima à Anjouan, à Mro Dewa à Mohéli et à Dembeni à Mayotte⁴⁷. Ce même substrat céramique a été retrouvé à Sharma au Yémen⁴⁸ et démontre ainsi des échanges culturels collatéraux, dès le IX^e siècle⁴⁹.

La période dite « shirazie », du milieu du X^e à la fin du XII^e siècle, voit l'implantation de populations persanes du Golfe en Afrique. Cette présence est reconnue historiquement par de nombreuses traditions orales, notamment les Chroniques de Kilwa⁵⁰. Grâce à l'histoire et aux traditions orales, nous avons une liste des principales villes fondées par les Shirazis à cette période : Shanga, Manda, Gedi/Malindi, Mombasa, Kizimkazi/Zanzibar,

³⁶ Vernier et Millot, 1971.

³⁷ Vérin, 1972, p. 635-639 ; Wright, 1993, p. 668 et Radimilahy, 1998, p. 124-130.

³⁸ Vérin, 1975.

³⁹ Liszkowski, 2000, p. 255-258.

⁴⁰ Pradines, 2009.

⁴¹ Vérin, Allibert et Liszkowski.

⁴² Pradines, 2010; Chittick, 1974.

⁴³ Early Islamic medieval period

⁴⁴ Certaines routes furent ouvertes dès l'Antiquité sous les Romains d'Égypte, les Sassanides d'Iran-Iraq, et les Himyarites du Yémen.

⁴⁵ Kervran, 2005, Whitehouse, 2009.

⁴⁶ Chami, 1994

⁴⁷ Horton et Middleton, 2000, p. 31-42.

⁴⁸ Rougeulle, 2008, p. 386.

⁴⁹ Pradines, 2009, p. 71.

⁵⁰ Freeman-Grenville, 1962; Horton et Middleton, 2000, p. 52-61.

Kilwa, Sanje ya Kati et Sima et Domoni/Anjouan. Dans le nord de Madagascar, il semble que certains sites aient été fondés à cette période, comme Nosy bé, Mahilaka, Kingani au nord-ouest ou Irodo et Vohémar au nord-est. Cependant, Irodo ne possède pas la même tradition céramique ancienne et ce site est manifestement en dehors de l'aire swahilie⁵¹. Le terme « shirazi » des traditions orales est à prendre, cependant, avec précaution car il englobe en fait différentes populations venues du Golfe, de Basra en Irak, de Siraf en Iran, mais aussi de Bahrain, d'Oman et du Sindh⁵². Le terme « shirazi » désigne beaucoup plus que la ville de Shiraz ou le port persan de Siraf, ce concept regroupe un ensemble de populations du Golfe arrivé très tôt en Afrique orientale et partageant des valeurs religieuses communes comme l'ibadisme et le chiisme (qarmates et ismailis). Ainsi par exemple, Yâkût relate, en 1116, que les dirigeants de Pemba étaient des chiites réfugiés de Kûfa, et les « frères » des Chroniques de Kilwa pourrait être interprétés comme « *ikhwan* » ou « *frères religieux* »⁵³.

La notion de migration shirazie est aussi très compliquée à appréhender car elle englobe différentes traditions orales et différents faits archéologiques dans le cadre chronologique très large, du X^e au XVI^e siècle⁵⁴. Les premiers shirazis s'installent à Anjouan entre le X^e et le XI^e siècle, notamment à Sima et à Domoni dont les mosquées auraient été fondées au XI^e siècle⁵⁵. C'est une migration directe du Golfe vers l'Afrique, internationale, qui touche toute la côte swahilie et l'Arabie⁵⁶. La seconde vague migratoire, plus tardive et locale, concerne des déplacements de populations de la côte africaines entre le XV^e au XVI^e siècle. Souvent même, les nouveaux venus n'ont eu aucun lien de parenté directe avec des persans ou des arabes. Le phénomène est observé à Tsingoni au XVI^e siècle avec des Shirazis « africains », venus d'Anjouan et de Kilwa. Ces migrations locales sont observées sur toute la côte swahilie avec ces deux vagues migratoires dites « shirazies ». Par exemple, la ville de Vumba Kuu, au sud du Kenya, aurait été fondée par des Shirazis venus de Lamu ou de Somalie mais se réclamant de cette origine mythique⁵⁷.

En 1999, Chapurukha Kusimba s'est interrogé sur le mythe shirazi et parle de James Kirkman et Neville Chittick en ces termes : « *Archaeologists accepting these traditional narratives attempted to affirm them archaeologically* »⁵⁸. Cette phrase résume toute l'historiographie de la recherche archéologique et historique sur les Swahilis des années 80 et 90 : toute influence extérieure dans le développement africain aurait été une construction intellectuelle établie

sous la période coloniale⁵⁹. Pour oblitérer, les influences exogènes, nombre de ces chercheurs africanistes se sont appuyés sur une théorie développée par James de Vere Allen, selon laquelle le mythe shirazi serait la version islamisée d'un mythe de fondation plus ancien et africain, le mythe de Shungwaya⁶⁰. La région de Shungwaya aurait été la patrie de plusieurs groupes tribaux africains comme les Mijikenda, les Pokomo et les Bajûn. Les traditions orales de ces populations situent Shungwaya près de Bur Gao sur les côtes somaliennes du Bénadir ou dans la région de Barawa, entre les fleuves Juba et Shebelle. L'histoire des ancêtres fondateurs shirazis de nombreuses villes swahilies est bien sûr un mythe de fondation, cependant nier son intérêt historique et la permanence de traditions orales sur toute la côte Est-Africaine n'est pas acceptable comme l'a dénoncé Abdul Sheriff⁶¹.

La reconnaissance de l'apport culturel et démographique des populations du Golfe en Afrique est supportée par la génétique⁶², la linguistique, mais aussi par la culture matérielle avec l'étude de la céramique importée précisément d'Irak et d'Iran, mais aussi par l'introduction d'une nouvelle architecture en pierre de corail⁶³. Les premières mosquées remontent à cette phase et sont associées à une vague d'islamisation chiite et Ibadite⁶⁴. L'islamisation des côtes africaines est donc liée à cette vague migratoire de « shirazis » autour de 1050 de notre ère. Toutefois, durant cette période, seules les élites sont islamisées, le reste de la population restant animiste ou polythéiste⁶⁵. Les Comores, et particulièrement Mayotte et Anjouan, ont été islamisées à la même période au XI^e siècle et peut être même dès le milieu du IX^e siècle⁶⁶. Les premières traces matérielles de cette islamisation sont visibles avec les mosquées de Sima et Domoni sur l'île d'Anjouan⁶⁷. C'est une véritable révolution urbaine avec la fondation de nombreux sites au développement économique rapide.

La période médiévale, du XIII^e au XV^e siècle, correspond à l'apogée des Cités-États swahilies. Ces villes, enrichies grâce au commerce, vont se doter de maisons en pierre, de palais et de fortifications en calcaire corallien. Elles possèdent une administration et un pouvoir central clanique, une assemblée de notables *ungwana* et, parfois, un sultan. A cette époque, une partie du commerce est partagé entre marchands africains, indiens et arabes. Kilwa représentait la frontière sud des grandes Cités-États swahilies. Cette cité-État avait autorité sur les petites

⁵¹ Wright, 1995, p. 658-672.

⁵² Pradines, 2009 et 2022.

⁵³ Strandes, 1968, p. 73.

⁵⁴ Pradines, 2009.

⁵⁵ Wright, 1992, p. 82-127.

⁵⁶ Rougeulle, 2008, p. 386.

⁵⁷ Pradines, 2004, p. 295.

⁵⁸ Kusimba, 1999, p. 57.

⁵⁹ Chami, 2006.

⁶⁰ Allen, 1981, p. 306-334; Spear, 1984; Pouwels, 1984, p. 236-66.

⁶¹ Pradines, 2009, p. 49-53 et 71; Sheriff, 2001, p. 21-41.

⁶² Brielle et alii, 2023, p. 866-886.

⁶³ Pradines, 2024.

⁶⁴ Pradines, 2023, p. 215-242.

⁶⁵ Pradines, 2022, p. 151-159.

⁶⁶ Les récentes recherches de Félix Chami à Ntsaweni en Grande Comore sont, bien entendu, totalement fantaisistes, avec la pseudo-découverte d'une mosquée du septième siècle. Félix Chami est coutumier de l'utilisation de l'archéologie à des fins idéologiques et politiques. Ses publications (comme celle de 2006) présentent une succession de faits infondés scientifiquement.

⁶⁷ Wright, 1984.

villes du sud, jusqu'à la baie de Sofala, entre les fleuves Limpopo et Zambèze. Le XIV^e siècle est considéré comme l'Age d'or de Kilwa, c'est à ce moment que commencent des migrations, des mariages et des alliances avec les îles d'Anjouan, de grande Comore et de Mayotte. Les aristocrates de Kilwa s'installent aux Comores, qui deviennent (ou redeviennent) un entrepôt entre les mondes indonésien et africain⁶⁸.

La période moderne, parfois appelée dans le Monde musulman « médiéval tardif »⁶⁹ peut-être divisée en Afrique orientale en deux sous-périodes : la période portugaise (1498-1698) et la période Omanaise (1698-1890). La première sous-période débute avec l'arrivée des Portugais dans l'océan Indien en 1498. C'est aussi une période de renaissance, les villes swahilies continuent d'exister et de se développer, mais les réseaux traditionnels sont modifiés avec de nouveaux partenaires commerciaux, essentiellement européens et indiens. Elle s'achève avec la prise du fort Jésus de Mombasa par les Omanais en 1698. A partir de cette date, les Omanais contrôlent une partie de la côte et des archipels. Les Omanais transfèrent leur capitale de Mascate à Zanzibar en 1837. Mayotte devient une colonie française en 1843 et entre dans l'histoire contemporaine, telle que l'on peut la définir pour l'océan Indien. En Afrique orientale, la période coloniale débute en 1890 au Kenya et en Tanzanie avec la fin du sultanat de Zanzibar et le partage de la côte entre Britanniques et Allemands. Cette période va durer jusqu'en 1974 et la fin des protectorats.

I.2 Ironi Be (Dembeni), un site majeur de l'océan Indien

Mayotte possède une vingtaine de sites médiévaux (Fig. 2.1)⁷⁰. L'essentiel des connaissances que nous avons sur les sites archéologiques de Mayotte proviennent des grandes prospections réalisées en 1975 par Henri Wright et Suzan Kus⁷¹. Les sites les plus anciens de l'île remontent aux VIII^e – XIII^e siècles et sont au nombre de sept : Koungou, Majikavo, Kani-Keli, Hanyoundrou, Ironi Be (Dembeni), Mirandole et Bagamoyo. Le site de Bagamoyo, sur l'île de petite terre (Pamanzi Keli), correspond à une occupation du X^e au XIII^e siècle⁷². Seule la grande nécropole, de chaque côté de l'îlot de Mirandole, a été fouillée par Claude Allibert et ses collaborateurs⁷³. L'étude des individus inhumés a montré qu'il s'agit de métis austronésiens et bantous. L'îlot de Mirandole a par ailleurs, livré, sur son flanc occidental, des céramiques du IX^e – XIII^e siècle : grès chinois, des glaçures turquoise abbassides et des *sgraffiatos* hachurés. Lors de nos prospections en 2013, nous avons observé des murs dont

la maçonnerie était caractéristique des XI^e-XII^e siècles⁷⁴. Il s'agit de moellons quadrangulaires parfaitement taillés et disposés par assises horizontales régulières. Nous pensons qu'il serait intéressant de réaliser des fouilles sur le replat nord de l'îlot de Mirandole afin de trouver l'habitat associé à la nécropole de Bagamoyo.

Le site d'Ironi Be se trouve sur la côte orientale de la Grande Terre, l'île principale de Mayotte. Le site éponyme d'Ironi Be est localisé sur la localité de Tsararano dans la commune de Dembeni à 10 kilomètres au sud de Mamoudzou, capitale administrative de Mayotte. Le site est situé sur un haut plateau d'une superficie de 21 hectares qui surplombe la plaine côtière fertile du village de Tsararano⁷⁵. Cette colline domine le mro Dembeni, la plus grande rivière de l'île orientée est-ouest et délimitée, au sud, par la route nationale 2. L'ensemble du site est actuellement occupé par quelques habitations, une grande forêt de bambous et des exploitations agricoles. Les cultures de la banane et du manioc, intensives et anarchiques sur le plateau, contribuent à la destruction de l'occupation médiévale.

Le site archéologique est appelé Dembeni depuis sa découverte par Susan Kus et Henry Wright, appellation reprise par Claude Allibert et Daniel Liskowsky. Toutes les publications précédentes, y compris les nôtres, dénomment le site Dembeni, cependant le nom administratif du site demeure Ironi Be. En accord avec Edouard Jacquot, ancien conservateur régional de l'archéologie dans l'océan Indien, nous avons utilisé l'appellation administrative du site : Ironi Be (Dembeni, Mayotte). L'appellation Ironi Be, a plus de sens d'abord car, d'une part, il y a plusieurs sites archéologiques sur la commune de Dembeni, et, d'autre part, en raison de la rivière Ironi Be au nord du plateau, principale source d'eau sur le site. La grande rivière de Dembeni est beaucoup plus loin au sud du site, et sa principale utilité à l'époque médiévale était d'offrir une rade protectrice aux bateaux, déjà bien abrités par le lagon. L'existence même du site est probablement liée à l'estuaire de la rivière Dembeni. Grâce à nos prospections nous avons pu établir que la zone de débarquement des marchandises était située au bas de l'ancienne piste côtière qui suit un petit cours d'eau naturel. Ce ruisseau remonte jusqu'au centre du plateau avec une pente relativement douce et facile d'accès. Tous les autres flancs du plateau sont abrupts et constituent une défense naturelle efficace.

Le site archéologique d'Ironi Be - Dembeni - a été découvert lors des prospections de Susan Kus et Henri Wright en 1975 et publié dès 1976⁷⁶. Il a fait l'objet de campagnes de fouilles ponctuelles par Claude Allibert de 1979 à 1991⁷⁷, par Bruno Desachy en 1999, par Daniel

⁶⁸ Shepherd, 1982, p. 144 et Sinclair, 1987.

⁶⁹ *Late Islamic medieval period*.

⁷⁰ Carte archéologique de Jacquot et Motte, 2017.

⁷¹ Wright et Kus 1976 et 1984, p. 13-39.

⁷² Courtaud, 1999, p. 487.

⁷³ Allibert, 1983, 1989 et 1993.

⁷⁴ En compagnie de Pierre Blanchard, architecte, nous avons réalisé une mission à Mayotte, du 19 au 26 septembre 2009.

⁷⁵

Wright, 1984, p. 16-19.

⁷⁶ Kus, Wright 1976, p. 123-135.

⁷⁷ Wright, 1984, p. 16-19 ; Allibert & Argant 1989, p. 63-172 ; Allibert *et alii*. 1993.

Liszkowski en 2000⁷⁸ et par Stéphane Pradines de 2011 à 2015⁷⁹. L'habitat de Dembeni devait être constitué de maisons construites en torchis avec des murs revêtues d'un enduit de chaux de 0,7 à 1,7cm d'épaisseur⁸⁰ et une semelle de fondations en petits blocs de corail marin⁸¹. La découverte la plus importante faite sur le site par Allibert serait la présence de fours placés au sommet du plateau, sur deux alignements parallèles de 150m de long et distants de 200m. Il s'agirait de batteries de fours métallurgiques. L'occupation du site de Dembeni semble commencer au IX^e siècle et s'achève au début du XII^e siècle. Date de fondation que nous avons déjà confirmé lors de notre passage sur le site en 2009 où nous avons collecté plusieurs fragments de jarres abbassides à glaçure turquoise (dites *sassanido-islamiques*). Ces céramiques sont datées des IX^e-X^e siècles.

Il existe très peu de données historiques ou archéologiques sur les relations entre les marchands d'époque abbasside et les côtes africaines. Les éléments les plus probants de ces contacts proviennent des fouilles réalisées à Ironi Be sur l'île de Mayotte. Daté entre le IX^e et le XII^e siècle, période de commerce intensif, d'abord avec les Abbassides dans le golfe Persique puis avec le Califat Fatimide du Caire, le site est l'un des plus riches sites archéologiques de l'Afrique de l'Est. Il a, en effet, livré un matériel archéologique importé d'une richesse inouïe, avec des céramiques chinoises et persanes, mais aussi des objets de verre et des parures venant de nombreux pays du monde islamique. Ce jugement qualitatif ne s'applique pas uniquement à la place d'Ironi Be dans l'histoire de Mayotte ou des Comores, mais dans l'histoire de l'océan Indien occidental et de la côte swahilie. Cette accumulation de biens ne s'était pas faite par hasard, et longtemps, les archéologues ont cherché l'origine de la fortune de cet établissement. Nos fouilles ont permis de proposer une nouvelle explication à la prospérité des habitants d'Ironi Be : le commerce du cristal de roche malgache. Dès lors, on serait tenté d'identifier Ironi Be avec un site historique majeur de l'océan Indien occidental, celui de mythique cité de Qanbalu mentionnée par de nombreuses sources arabes. Cependant, l'identification et la localisation de Qanbalu restent controversés, qui serait située à Anjouan⁸² ou à Pemba en Tanzanie⁸³. Ce que l'on sait de Qanbalu provient, essentiellement, du récit de Buzurg bin Shahriyar d'Hormuz, qui relate un voyage dans son livre « Les merveilles de l'Inde » ou *Kitab 'Adj aib al-Hind*. Ce marin s'arrêta à Qanbalu sur la côte des *Zanjs* en 922. L'auteur relate des raids de pirates *waq-waqs* en 945-46. Les *waq-waqs* arrivèrent sur la côte orientale à bord d'un millier

de petits esquifs et attaquèrent les villes du littoral où la cité fortifiée de Qanbalu résista à leur assaut. La ville était perchée en hauteur et entourée d'eau de chaque côté. C'est pourquoi certains auteurs ont pensé à une île, mais il est étonnant qu'un marin aussi expérimenté que Buzurg bin Shahriyar n'ait pas utilisé le terme adéquat - *jezirat* - pour désigner une île. Selon Ibn Lakis et al-Masudi, Qanbalu serait une cité fortifiée placée sur une île⁸⁴. Pour avoir une référence textuelle précise à Mayotte et aux Comores, il faut attendre Ibn Madjid et Sulaiman al-Mahri qui sont les premiers à placer explicitement les îles de la lune, *Qmr*, au sud de la côte orientale de l'Afrique. Cette reconnaissance géographique « officielle » de l'archipel des Comores par les routiers arabes se fait entre le XIV^e et le XV^e siècle. Les Européens, Portugais et Hollandais, du XVI^e au XVII^e siècle, se chargeront d'établir des cartes modernes. Au cours du XVIII^e siècle, ces cartes seront corrigées par les navigateurs Français et Anglais (Figs. 3A et 3B)⁸⁵.

Ironi Be (Dembeni) est certainement le site archéologique le plus important de Mayotte, par l'ancienneté, la richesse et l'importance historique de ses vestiges. C'était aussi le site le plus mal connu de l'île : aucune trace d'habitation n'avait été vraiment mise en évidence, aucune étude n'avait été réalisée sur l'habitat de ce site majeur, seules quelques traces de parois en clayonnage et de revêtement de plâtre ont été retrouvées⁸⁶. Ironi Be était donc un site, peu fouillé et mal évalué, menacé par une route nationale, l'érosion naturelle, l'agriculture, et surtout, l'urbanisation du plateau. Pour toutes ces raisons, il était urgent d'intervenir et de faire des fouilles de sauvetage à d'Ironi Be. Les chapitres suivants décrivent l'historiographie de la recherche archéologique à Mayotte, les résultats des différentes campagnes de fouilles et la culture matérielle d'Ironi Be (commune de Dembeni).

⁷⁸ Pradines, Brial, 2012, p. 71 ; Dessachy, Belarbi 1999 ; Liszkowski, 2000, p. 2-13.

⁷⁹ Pradines et Brial, 2012, 68-81 ; Pradines, 2013, 59-72 ; Pradines et Herviaux, 2015, 128-141 ; Pradines, Renel, Veyssier et Zhao, 2016, 44-56.

⁸⁰ Wright, 1984, p. 46.

⁸¹ Desachy et Belarbi, 2000, p. 40-42.

⁸² Shepherd, 1982, p. 133.

⁸³ Trimmingham, 1975, p. 129 et Horton, 2000, p. 66.

⁸⁴ Freeman-Grenville, 1962, p. 39-40.

⁸⁵ Haudrière, 2014, p. 159-166.

⁸⁶ Wright, 1984, p. 13-39.

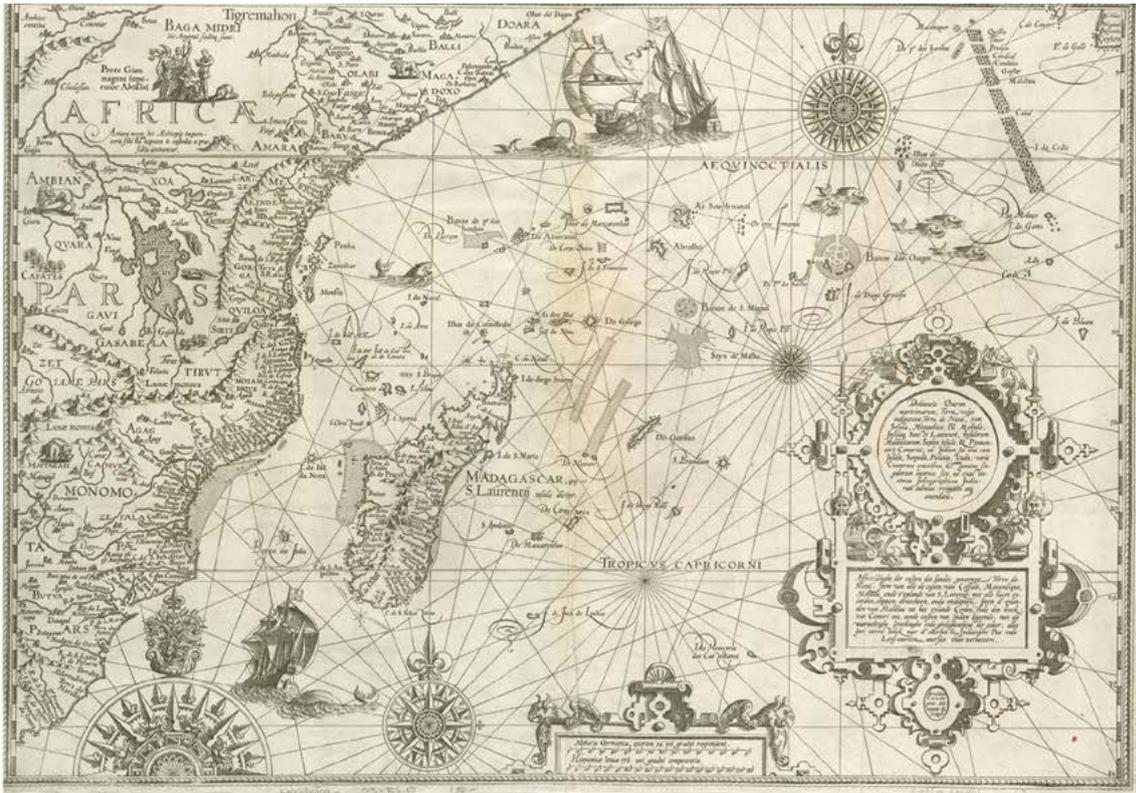


Figure I.3 : Cartes européennes anciennes montrant l'archipel des Comores (1596 et 1770). Crédits : A : Carte de l'Afrique et de l'est et Madagascar par Arnold Florent van Langren, 1596. B : Carte de la côte orientale d'Afrique avec l'île de Madagascar et les cartes particulières des îles de France et de Bourbon par Rigobert Bonne, 1770.